

Joël Glasman, *Humanitarianism and the Quantification of Human Needs: Minimal Humanity*, New York, Routledge, 2020, 260 p.

Marie-Luce Desgrandchamps

Citer cet article : Marie-Luce Desgrandchamps (2021), « Joël Glasman, *Humanitarianism and the Quantification of Human Needs: Minimal Humanity* », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/crdesgrandchamps>

Mise en ligne : 22 novembre 2021

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2021.e593>

Publié en 2020 chez Routledge, le livre de Joël Glasman, *Humanitarianism and the Quantification of Human Needs: Minimal Humanity*, propose une mise en perspective historique du rôle joué par la quantification des besoins dans la gouvernance humanitaire. Comme l'auteur le rappelle dans l'introduction, alors que les images ou les mots de l'humanitaire ont fait l'objet de plusieurs études, les catégories, les statistiques, ou encore les chiffres employés pour appréhender les besoins des populations ont été moins analysés. Pourtant, contrairement à l'image qui leur est généralement associée, ces données ne sont pas objectives et froides, mais sont socialement, culturellement et historiquement construites. En mettant en lumière à la fois leur profondeur historique et leur caractère performatif, le livre montre comment elles contribuent à déterminer la réponse des organisations internationales et des ONG dans les situations de crise. Au sein du secteur de l'aide internationale, argumente Joël Glasman, l'accent mis sur la quantification des besoins primaires a ainsi débouché sur une conception de plus en plus restreinte de ce qui fait notre humanité. D'une part, appréhender les situations de crise par le biais de la mesure des besoins individuels ne permet de prendre en compte ni les rapports de force entre organisations ni les multiples contextes dans lesquels évoluent les individus. D'autre part, l'établissement de standards universels destinés à établir des minimums vitaux a paradoxalement abouti à une définition de plus en plus minimaliste de ces derniers.

Professeur d'histoire de l'Afrique à l'université de Bayreuth, Joël Glasman utilise l'Afrique centrale, et notamment la situation que connaît le Cameroun depuis 2014, pour ancrer sa démonstration. Celle-ci est organisée en six chapitres, consacrés à différents éléments constitutifs de la notion de besoin (*concepts, classifications, artefacts, standards, registrations, vulnerability*), qui doivent permettre au lecteur de comprendre quelles sont les implications de son omniprésence dans le système d'aide international actuel. Sur le plan thématique, deux enjeux fondamentaux de l'histoire de l'humanitaire – la classification des réfugiés et la mesure de la malnutrition infantile – occupent une place importante dans



l'ouvrage et sont traités à la fois dans une perspective historique (chapitres 2 et 3) et anthropologique (chapitres 5 et 6).

L'auteur débute en retraçant l'émergence du concept de besoin dans la pensée occidentale. Tout en soulignant sa difficile définition, il date son irruption en tant que catégorie juridique dans l'histoire de l'humanitaire en 1965, année de la codification des principes du mouvement de la Croix-Rouge sous l'égide du Comité international de la Croix-Rouge (CICR). Joël Glasman note que c'est sous la plume du juriste Jean Pictet, dans les années 1950, que le principe d'impartialité est repensé pour intégrer la notion de proportionnalité des besoins. Ainsi reformulé, ce principe suppose l'acquisition d'un savoir « objectif » sur une situation pour être mis en œuvre. Cette nouvelle donne, argumente l'auteur, a permis à des organisations humanitaires déterritorialisées et à vocation universelle d'asseoir leur domination sur le système d'aide que l'on connaît aujourd'hui. Joël Glasman rappelle que cette évolution juridique est d'autant mieux acceptée par les organisations internationales et les ONG qu'elle s'inscrit dans un mouvement plus général, touchant également les domaines de l'économie politique (établissement de salaires minimum) et de la santé (calcul des minimums vitaux). Elle reflète aussi, pourrait-on ajouter, les pratiques humanitaires qui ont cours depuis le début du XX^e siècle. L'argument de la proportionnalité des besoins est ainsi déjà utilisé par le CICR pendant la guerre d'Espagne pour régler la répartition de l'aide reçue pour les prisonniers de guerre. Quant au colis individuel, objet emblématique de l'action humanitaire distribué massivement dès la Première Guerre mondiale, il est déjà pensé en termes de besoins de base¹. Comme le souligne l'auteur, avec le processus de décolonisation, leur quantification et leur hiérarchisation se joue désormais à l'échelle mondiale et devient une véritable doxa au sein du monde de l'aide internationale dans les années 1970.

La démonstration se poursuit avec un second chapitre dédié à la question des catégories à l'œuvre dans l'humanitaire et plus particulièrement dans le domaine de l'aide et de la protection des réfugiés. Joël Glasman cherche ici à saisir les logiques qui ont abouti à la classification utilisée dans les années 2000 par le Haut-Commissariat aux Réfugiés (HCR), dont les critères mêlent définitions juridiques, statut social et évaluation de la vulnérabilité des individus. Il montre que cette combinaison d'éléments disparates résulte de l'histoire de cette agence onusienne et de la façon dont elle a successivement orienté son travail. Dans ses activités en Afrique centrale, cette dernière a ainsi d'abord cherché à classer les réfugiés en fonction de qualificatifs juridiques, avant d'opérer un tournant développementaliste dans les années 1970-1980 prenant en compte leur capacité à travailler et à participer à des programmes de développement rural, puis d'utiliser les notions de vulnérabilité et de besoins primaires dans la dernière décennie du XX^e siècle. Bien qu'un peu désincarnée en raison de l'ampleur du sujet traité en quelques pages seulement, la démonstration rappelle que les catégories et les activités du HCR ne sont pas le fruit d'une vision unifiée, rigide et cohérente de la protection de réfugiés, mais découlent surtout de l'évolution de la place de cette organisation dans le champ humanitaire et de ses interactions avec les autres acteurs impliqués dans ces problématiques.

¹ Farré Sébastien (2014), *Colis de guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

Le troisième chapitre s'intéresse ensuite à l'histoire des objets mobilisés pour mesurer les besoins. En prenant l'exemple du bracelet MUAC (*Mid-Upper Arm Circumference*) utilisé pour mesurer l'état de malnutrition des enfants, l'auteur retrace la façon dont celui-ci s'est imposé, notamment au moment de la guerre du Biafra (1967-1970). Il souligne les incertitudes qui ont accompagné l'établissement d'un seuil universel déterminant la malnutrition sévère chez les enfants et montre que la diffusion de cet objet doit tout autant à sa praticité et à son faible coût qu'à sa fiabilité scientifique. Malgré cela, le bracelet MUAC est devenu emblématique de la lutte contre la malnutrition. En utilisant uniquement un critère anthropométrique chez les enfants, cet outil offre en effet une conception simplifiée à l'extrême de ce problème, qui autorise les organisations humanitaires à penser les réponses qu'elles y apportent avant tout en termes universels et quantitatifs.

Dans le quatrième chapitre, Joël Glasman opère un changement d'échelle pour se pencher sur la création et la réalisation du projet Sphere, particulièrement révélateur de la standardisation de l'humanitaire. Lancé à la suite des importantes critiques adressées aux acteurs du secteur humanitaire après la crise de Goma en 1994, il aboutit à la publication d'un manuel comportant des normes destinées à guider l'action des ONG et des organisations internationales. Appuyé sur une étude approfondie des archives de ce projet, ce chapitre met en lumière les controverses, les apories et les paradoxes qui ont accompagné l'établissement de ces standards minimaux. Malgré d'importantes critiques, le respect de ces standards est devenu une condition *sine qua non* du financement de nombreux programmes d'aide. Cette entreprise de codification des besoins primaires a donc poussé un peu plus loin la quantification d'un minimum vital universel au sein du système humanitaire, sans que cela n'ait de véritable impact sur le bien-être effectif des populations.

Les deux derniers chapitres du livre adoptent une perspective plus anthropologique, tout en revenant sur des thématiques abordées précédemment. Ils sont basés sur des enquêtes de terrain réalisées par l'auteur au Cameroun et mettent en lumière la façon dont les catégories employées pour quantifier les populations influencent les réponses fournies par les organisations humanitaires. Le cinquième chapitre analyse en détail les aléas qui caractérisent le processus d'enregistrement et de quantification des réfugiés au Cameroun depuis 2014. Quelle que soit leur validité, les données qu'il génère sont surtout utilisées par les organisations internationales et les ONG pour assoir leur légitimité dans un champ où les enjeux de pouvoir et la compétition sont très présents. Or, la façon dont sont quantifiés les besoins joue justement un rôle important dans la pacification des relations entre acteurs humanitaires. En s'intéressant à la notion de vulnérabilité, ainsi qu'à la production des statistiques sur la malnutrition infantile, le sixième chapitre montre ainsi comment les erreurs et les incertitudes inhérentes à la production de ces chiffres sont progressivement ignorées afin d'obtenir des indicateurs soi-disant neutres et objectifs. Ceux-ci permettent de limiter les conflits entre différentes organisations en régulant l'attribution des parts du « marché humanitaire ». Au terme de ces deux chapitres, l'auteur parvient par ailleurs à nuancer habilement les analyses qui mettent le recours à la technologie au centre des pratiques actuelles des organisations internationales ou qui présentent l'humanitaire essentiellement comme une forme de pouvoir biopolitique, néolibéral ou néocolonial.

Au final, le recours à différentes approches méthodologiques ainsi que des démonstrations qui procèdent de façon relativement indépendante au sein de chacun des chapitres pourraient peut-être surprendre quelque peu le lecteur, l'ouvrage donnant parfois l'impression de s'apparenter plus à un recueil d'articles qu'à une monographie². Toutefois, ces choix font aussi la richesse du livre. Joël Glasman offre en effet une étude particulièrement stimulante et nuancée qui éclaire les différentes facettes du processus de quantification des besoins ainsi que la manière dont elles façonnent le système humanitaire contemporain.

Marie-Luce Desgrandchamps
Université de Genève (Suisse)

Bibliographie

FARRE Sébastien (2014), *Colis de guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

GLASMAN Joël (2017), « Seeing Like A Refugee Agency: A Short History of UNHCR Classifications in Central Africa », *Journal of Refugee Studies*, 30(2), pp. 337-362.

_____ (2018), « Measuring Malnutrition: The History of MUAC Tape and the Commensurability of Human Needs », *Humanity*, 9(1), pp. 19-44.

² Les chapitres 2 et 3 ont par ailleurs été publiés sous forme d'articles : Glasman Joël (2018), « Measuring Malnutrition: The History of MUAC Tape and the Commensurability of Human Needs », *Humanity*, 9(1), pp. 19-44 ; Glasman Joël (2017), « Seeing Like A Refugee Agency: A Short History of UNHCR Classifications in Central Africa », *Journal of Refugee Studies*, 30(2), pp. 337-362.